

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Galilée.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Galilée. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*); Fleurette (*suite*). — VARIÉTÉS : Vichy; Appel du roi au roi.

RÉCITS HISTORIQUES.

GALILÉE.

Galilée, né à Pise en 1564, est célèbre par les persécutions qu'il a souffertes pour avoir soutenu que la

terre tourne autour du soleil, vérité qui est aujourd'hui démontrée et reconnue par tout le monde.

Il est célèbre aussi par ses belles découvertes.

Il en fit une en 1609, qui doit être regardée comme un des plus célèbres fondements de sa gloire; vers le mois d'avril ou de mai de cette année, le bruit courut à Venise qu'un Hollandais avait présenté au comte Maurice de Nassau, un instrument au moyen duquel les objets éloignés paraissaient comme s'ils étaient voisins; et l'on n'en sut pas davantage.

Sur cela seul, Galilée, qui était alors à Venise, se

mit à chercher comment la chose était possible, d'après la marche des rayons lumineux dans des verres sphériques de diverses formes. Quelques essais tentés avec les verres qu'il avait sous la main produisirent l'effet désiré; le lendemain, il rendit compte du succès à ses amis: ce n'était rien moins que l'invention du télescope ou lunette de longue-vue.

Peu de jours après, il présenta plusieurs de ces instruments au sénat de Venise, avec un écrit dans lequel il développait les immenses conséquences de sa découverte pour les observations nautiques et astronomiques; on l'en récompensa en lui continuant sa commission de professeur pour sa vie, avec un traitement triple de celui qu'il avait précédemment.

Galilée ne négligea rien pour ajouter aux titres qui lui avaient mérité ces faveurs. Infatigable dans ses recherches, il inventa un microscope; il perfectionna aussi son invention du télescope, et le mit enfin en état d'être tourné vers le ciel.

Il vit alors ce que jusque-là n'avait vu nul mortel: la surface de la lune, semblable à une terre hérissée de hautes montagnes, et sillonnée par des vallées profondes; la planète de Vénus, présentant comme elle des phases qui prouvent sa rondeur; Jupiter, environné de quatre satellites qui l'accompagnent dans son cours; la voie lactée, les nébuleuses, tout le ciel enfin, parsemé d'une multitude infinie d'étoiles, trop petites pour être aperçues à la simple vue. Quelle surprise, quelle joie inexprimable ne dut pas exciter en lui le premier aspect de tant de merveilles, et quelle admiration ne durent-elles pas produire quand elles furent connues!

Elles le furent bientôt par un livre qu'il publia en latin sous un titre qui signifie *le Courrier des astres*, et qui se répandit dans toute l'Europe. L. D'A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

FRANÇOIS LE BOSSU.

Les caractères se dessinent.

Le déjeuner était fort avancé; Bernard demanda à sa mère s'il pouvait sortir de table avec Gabrielle, Christine et François. La permission fut accordée sans difficulté et les enfants disparurent pour s'amuser dans le jardin.

CHRISTINE. Mon bon François, comme je te remercie d'avoir pris ma défense! Je ne savais plus comment faire pour manger comme maman voulait.

FRANÇOIS. C'est pour cela que j'ai parlé pour toi, Christine; je voyais bien que tu n'osais plus manger, que tu avais envie de pleurer. Ça m'a fait de la peine.

CHRISTINE. Et moi aussi, j'ai eu du chagrin quand maman a eu l'air de se moquer de toi.

FRANÇOIS. Oh! il ne faut pas te chagriner pour cela! Je suis habitué d'entendre rire de moi. Cela ne me fait rien; c'est seulement quand papa est là que je suis fâché, parce qu'il est toujours triste quand il entend se moquer de ma bosse. Il m'aime tant ce pauvre papa!

BERNARD. Oh oui! Il est bien meilleur que ma tante des Ormes, qui n'aime pas du tout la pauvre Christine.

CHRISTINE. Je t'assure, Bernard, que tu te trompes.

Maman m'aime; seulement, elle n'a pas le temps de s'occuper de moi.

BERNARD. Pourquoi n'a-t-elle pas le temps?

CHRISTINE. Parce qu'il faut qu'elle fasse des visites, qu'elle s'habille, qu'elle essaye des robes! Et puis elle a des personnes qui viennent la voir! Et puis ils sortent ensemble! Et puis.... beaucoup d'autres choses encore.

FRANÇOIS. Et toi, qu'est-ce que tu fais pendant ce temps?

CHRISTINE. Je reste avec ma bonne; et c'est ça qui est terrible! Elle est si méchante, ma bonne!

FRANÇOIS. Pourquoi ne le dis-tu pas à ta maman?

CHRISTINE. Parce que ma bonne me battrait horriblement; elle dirait des mensonges à maman et je serais encore grondée et punie.

FRANÇOIS. Pourquoi ne dis-tu pas à ta maman que ta bonne est une méchante menteuse?

CHRISTINE. Maman ne me croirait pas; elle croit toujours ma bonne.

FRANÇOIS. Alors, moi je vais le dire à papa pour qu'il le dise à ta maman.

CHRISTINE. Non, non, François, je t'en prie, ne dis rien; ma bonne me gronderait et me battrait bien plus, et maman ne me croirait pas. Je n'en parle qu'à toi, parce que je t'aime plus que tout le monde.

FRANÇOIS. Mais tu es malheureuse, pauvre Christine, et je ne peux pas supporter cela.

CHRISTINE. Mais non; quand je suis ici, avec toi surtout, je suis très-heureuse; j'y viens presque tous les jours; et quand ma bonne n'est pas avec moi, je ne suis pas malheureuse.

FRANÇOIS. Je voudrais bien que papa allât chez toi.

CHRISTINE. Pourquoi n'y vient-il pas?

FRANÇOIS. Parce que ta maman voit beaucoup de monde; elle est très-élégante, et papa n'aime pas cela.

CHRISTINE. Mais il vient chez ma tante; c'est la même chose!

FRANÇOIS. Il dit que non; que vous êtes tous très-bons, que ta tante et ton oncle ne font pas d'élégance, qu'ils reçoivent simplement et sans toilette, et je ne sais quoi encore que j'ai oublié.

Bernard et Gabrielle bâillent.

BERNARD. C'est ennuyeux de ne rien faire! Si nous commençons notre pêche aux écrevisses?

GABRIELLE. Oui, oui, commençons; demandons les pêchettes, la viande crue, les paniers.

BERNARD. Mais il nous faut quelqu'un pour nous aider.

FRANÇOIS. Voici tout juste M. Paolo; mais il ne nous voit pas.

Les enfants se mettent à crier: « Monsieur Paolo! Par ici! » Paolo se retourne et s'avance vers eux à pas précipités. Il salue:

« Messieurs, mesdemoiselles.... A quel service vous voulez Paolo? Lé voici!

FRANÇOIS. Mon bon monsieur Paolo, voulez-vous nous aider à arranger nos pêchettes pour prendre des écrevisses.

PAOLO. Oui, signor; tout pour votre service. Paolo reconnaissant; n'oublie jamais ni bon, ni mauvais.

Tous coururent chercher ce qu'il leur fallait et revinrent près du ruisseau; Paolo allait, venait, déployait les pêchettes, les mettait dans l'eau.

« Pas là, pas là, monsieur Paolo, criaient les enfants; il y a des branches qui accrochent la pêche. » Paolo changeait de place.

« Pas là, pas là! criaient Bernard et Gabrielle; il n'y a pas d'eau; il n'y a que des pierres. »

PAOLO. L'écrevisse aime les pierres, signor Bernardo.

BERNARD. Quand les pierres sont dans l'eau, mais pas quand elles sont perchées en l'air.

PAOLO. L'écrevisse a des pattes, signor Bernardo.

BERNARD. Pour marcher dans l'eau, mais pas pour en sortir, grimper et tomber.

PAOLO. L'écrevisse a une queue, signor Bernardo.

BERNARD. Pour se soutenir dans l'eau, mais pas en l'air.

PAOLO. L'écrevisse a une peau dure, signor Bernardo.

BERNARD. Ah bah! Vous m'ennuyez, monsieur Paolo! Je vous dis que les pêchettes sont très-mal là. Donnez-les-moi, que je les place comme il faut.

PAOLO. Voilà, signor Bernardo. »

Paolo tendit la pêche qui avait déjà accrochée à une racine qui sortait d'un rocher. Bernard la prit et la plaça avec deux autres dans un recoin où venaient se réfugier quelques écrevisses.

Pendant qu'il arrangeait ses pêchettes, Paolo restait immobile, un peu honteux, un peu mécontent, et n'osant le témoigner. François et Christine s'aperçurent de son embarras, et s'approchèrent de lui :

« Mon cher monsieur Paolo, lui dit tout bas le petit François, prenons les quatre pêchettes qui restent et allons les mettre près du rocher où vous vouliez mettre les autres; je suis sûr qu'il y a des écrevisses par là. »

— Vous croyez, signor excellentissimo, dit Paolo d'un air joyeux.

CHRISTINE. Oui, oui, François a raison, mon pauvre monsieur Paolo; venez avec nous. »

Paolo sourit et saisit les pêchettes oubliées; il les arrangea, les plaça très-habilement et attendit patiemment les écrevisses; elles ne tardèrent pas à arriver en foule, si bien que lorsque Bernard leva sa pêche en criant d'un air triomphant :

« J'en ai trois! »

Paolo leva les siennes et s'écria avec une voix retentissante :

« Z'en ai dix-huit et des soupes! »

BERNARD. Dix-huit! Près de ce rocher? Pas possible! »

Bernard et Gabrielle coururent aux pêchettes de Paolo, et comptèrent, en effet, dix-huit belles écrevisses.

« C'est vrai, dit Gabrielle, M. Paolo avait raison. »

CHRISTINE. Et Bernard a eu tort! Il a fait de la peine à ce pauvre M. Paolo qui est très-bon et très-complaisant...

GABRIELLE. Oui, mais il est si ridicule!

CHRISTINE. Qu'est-ce que ça fait, s'il est bon?

GABRIELLE. C'est vrai, mais c'est tout de même ennuyeux d'être ridicule.

CHRISTINE. Gabrielle, est-ce que tu n'aimes pas François?

GABRIELLE. Si fait, mais je ne voudrais pas être comme lui.

CHRISTINE. Et moi, je le trouve si bon, que je l'aime cent fois plus que Maurice et Adolphe de Sibran qui sont si beaux.

GABRIELLE. Pas moi, par exemple; François est bon, c'est vrai; mais quand il y a du monde, je suis honteuse de lui.

CHRISTINE. Moi, jamais je ne serai honteuse de François, et je voudrais être sa sœur pour pouvoir être toujours avec lui.

GABRIELLE. Je serais bien fâchée d'avoir un frère bossu!

CHRISTINE. Et moi, je serais bien heureuse d'avoir un frère si bon!

— Signorina Christina dit bien, fait bien et pense bien, dit Paolo qui s'était rapproché d'elles sans qu'elles le vissent.

GABRIELLE. Comme c'est vilain d'écouter, monsieur Paolo! Vous m'avez fait peur.

PAOLO. On a toujours peur quand on dit mal, signorina.

GABRIELLE. Je n'ai rien dit de mal. Vous n'allez pas raconter tout cela à François, je l'espère bien?

PAOLO. Pourquoi? Puisque vous n'avez rien dit de mal?

GABRIELLE. Non certainement; mais tout de même, je ne veux pas que François sache ce que nous avons dit.

PAOLO. Pourquoi? Puisque...

FRANÇOIS. Monsieur Paolo, monsieur Paolo, venez m'aider, je vous prie, à prendre les écrevisses et les mettre dans une terrine. »

Paolo alla vers François qui achevait de retirer les écrevisses des pêchettes; Bernard les mettait à mesure dans une terrine couverte.

PAOLO. Pourquoi vous m'appellez, puisque c'est fini, signor Francesco?

FRANÇOIS, rougissant. Parce que j'avais besoin de vous... de votre aide.

— Non, non; ce n'est pas ça! dit Paolo en secouant la tête; il y a autre chose.... Dites le vrai; Paolo sera discret, ne dira à personne.

FRANÇOIS. Eh bien! c'est parce que Gabrielle était embarrassée et que vous la tourmentiez; j'ai voulu la délivrer.

PAOLO. Vous avez entendu ce qu'elles ont dit.

FRANÇOIS. Oui, tout; mais il ne faut pas qu'elles le sachent.

PAOLO. Et vous venez au secours de Gabrielle? C'est bien, ça! c'est bien! Ze vous ferai grand comme le signor papa? Vous verrez.

François se mit à rire; il ne croyait pas à la promesse de Paolo, mais il était reconnaissant de sa bonne volonté.

La pêche continua quelque temps, pêche miraculeuse, car ils prirent en deux heures plus de cent écrevisses, grâce à Paolo et à François qui plaçaient bien les pêchettes, et qui saisissaient les écrevisses au passage. La journée s'acheva très-heureusement pour tout le monde; Mme des Ormes, enchantée d'avoir deux personnes de plus à inviter, fut charmante pour M. de Nancé qu'elle engagea à venir dîner chez elle le surlendemain avec François; M. de Nancé allait refuser quand il vit le regard inquiet et suppliant de son fils; il accepta donc, à la grande joie de Christine et de son ami François. Mme des Ormes invita Paolo, qui salua jusqu'à terre pour témoigner sa reconnaissance; M. et Mme de Cémiane promirent aussi de venir avec Bernard et Gabrielle. — En s'en allant, Mme des Ormes permit à

Christine de se mettre dans la calèche, sa toilette ne devant plus être ménagée; Christine était si contente de sa journée qu'elle ne pensa à sa bonne qu'en descendant de voiture; heureusement que la bonne n'était pas rentrée, et que Christine, aidée de la femme de Daniel, eut le temps de se déshabiller, de se coucher et de s'endormir avant le retour de Mina.

Attaque et défense.

Le lendemain, sa vie de misère recommença; habituée à souffrir et à se taire, elle se consola par la pensée du dîner du lendemain qui devait la réunir à sa cousine et à son ami François. Mme des Ormes fut très-agitée le jour du dîner; elle avait une toilette élégante à préparer, une coiffure nouvelle à essayer, les apprêts du dîner à surveiller. Un nouveau cuisinier, qui n'avait pas encore fait de grands dîners, lui donnait de vives inquiétudes; elle craignait que quelque chose ne fût pas bien; elle fit une douzaine de descentes à la cuisine, des visites innombrables à l'office, brouillant tout, grondant les domestiques, leur donnant des ordres contradictoires, aidant elle-même à piquer un gigot de mouton qui devait être présenté comme du chevreuil, dressant des corbeilles de fruits qui s'écroulaient avant que le sommet de la pyramide n'eût reçu ses derniers ornements. Son mari la suppliait de ne pas tant s'agiter, de laisser faire les domestiques.

« Vous les retardez au lieu de les aider, ma chère; votre agitation les gagne, et ils ne font que courir et discourir sans rien terminer.

MME DES ORMES. Laissez-moi tranquille, mon cher; vous n'y entendez rien; vous ne m'aidez jamais en rien et vous voulez donner des conseils! Ces domestiques sont bêtes et insupportables; ils ne comprennent rien; si je n'étais pas là, tout serait ridicule et affreux.



Je vous ferai grand comme le seigneur papa. (Page 91, col. 2.)



Ils prirent en deux heures plus de cent écrevisses. (P. 91, c. 2.)

M. DES ORMES. Mais pourquoi tout ce train pour un dîner de famille?

MME DES ORMES. De famille? Vous appelez famille M. de Nancé et son fils, M. et Mme de Sibran et leurs fils, M. Paolo, M. et Mme de Guibert et leurs filles!

M. DES ORMES. Comment! vous avez invité tout ce monde?

MME DES ORMES. Certainement! Je ne veux pas faire dîner M. de Nancé en tête-à-tête avec nous et avec ma sœur et son mari.

M. DES ORMES. Je crois qu'il l'aurait mieux aimé que de se trouver avec un tas de gens fort peu agréables et qu'il n'a jamais vus.

MME DES ORMES. C'est bon! Vous n'y entendez rien, je vous le répète; laissez-moi faire!... Grand Dieu! trois heures! Ils vont venir! Je ne suis ni coiffée ni habillée.

Mme des Ormes sortit en courant. M. des Ormes leva les épaules et rentra dans sa chambre pour oublier, à l'aide d'une lecture intéressante, les bizarreries de sa femme et le joug qui pesait sur lui.

Christine, qui n'avait pas autant d'embarras de toilette que sa mère, fut prête de bonne heure et vit arriver, peu d'instants après, son oncle et sa tante de Cémiane avec Bernard et Gabrielle, puis M. de Nancé avec François et Paolo, puis les Sibran et les Guibert.

Mme des Ormes ne paraissait pas encore; M. des Ormes semblait être un peu embarrassé, faisait des excuses de l'absence de sa femme, qui, disait-il, avait eu beaucoup d'occupations.

Enfin, Mme des Ormes fit son apparition au salon dans une toilette resplendissante qui surprit toute la société; elle était enchantée d'elle-même et fut très-aimable; elle provoqua les compliments, fit remarquer ses beaux bras (trop courts pour sa taille)

sa peau blanche (blafarde et épaisse), sa taille parfaite (grâce à une épaule et à un côté rembourrés), ses beaux cheveux (crépus et d'un noir indécis). M. et Mme de

Cémiane souffraient du ridicule qu'elle se donnait ; les autres s'en amusaient et s'extasiaient sur les beautés qu'elle leur signalait et qu'ils n'auraient pas trouvées sans son aide.

Pendant ce temps, les enfants, au nombre de huit, s'amusaient et causaient dans un salon à côté. Maurice et Adolphe de Sibran examinaient avec une curiosité moqueuse le pauvre François qu'ils ne connaissaient pas encore ; Hélène et Cécile de Guibert chuchotaient avec eux et jetaient sur François des regards dédaigneux.

« Qui est ce drôle de petit bossu ? demanda Maurice à Bernard.

BERNARD. C'est un ami que nous voyons depuis deux ans environ, et qui est très-bon garçon.

MAURICE. Bon garçon, j'en doute ; les bossus sont toujours méchants ; aussi il faut les écraser avant qu'ils ne vous écorchent, et c'est ce que nous faisons Adolphe et moi.

BERNARD. Celui-ci ne vous écorchera ni ne vous mordra ; je vous répète qu'il est très-bon.

MAURICE. Bah ! bah ! laissez donc. Mais faites-nous faire connaissance avec lui.

BERNARD. Très-volontiers, si vous voulez être bons pour lui.

MAURICE. Soyez tranquille, nous serons très-polis et très-aimables.

BERNARD. François, voici Maurice et Adolphe de Sibran qui veulent faire connaissance avec toi. »

François s'approcha de Bernard et tendit la main aux deux Sibran.

« Bonjour, bonjour, mon petit, dirent-ils presque ensemble ; vous êtes bien gentil, et je pense que vous savez déjà parler et causer. »

François regarda d'un air étonné et ne répondit pas.

« Je ne sais pas votre nom, continua Maurice, mais je le devine sans peine ; vous êtes sans doute parent d'un homme charmant qui s'appelait Ésope, et qui est très-célèbre par une excroissance qu'il avait sur le dos.

— Et sur la poitrine aussi, répondit François en souriant ; et vous savez sans doute, messieurs, puisque vous êtes si savants, que son esprit est aussi célèbre que sa bosse, et, sous ce rapport, je vous remercie

de la comparaison, très-flatteuse pour moi. »

Tout le monde se mit à rire ; Maurice et son frère rougirent, parurent vexés et voulurent parler, mais Christine s'écria : « Bravo, François ! C'est bien fait ! Ils ont voulu te faire une méchanceté, et ce sont eux qui sont rouges et embarrassés.

MAURICE. Moi ! rouge, embarrassé ? Est-ce qu'un jeune homme comme moi (il avait douze ans) se laisse intimider par un pauvre petit de cinq à six ans tout au plus ?



Enfin Mme des Ormes fit son apparition. (Page 92, col. 2.)



Elle aida elle-même à piquer un gigot de mouton. (Page 92, col. 1.)

CHRISTINE. Vraiment ! Vous lui donnez cinq à six ans ? Vous devez le trouver bien avancé pour son âge ! Il a mieux répondu que vous, et il connaît Ésope mieux que vous.

— Les enfants très-jeunes ont quelquefois des idées au-dessus de leur âge, dit Maurice très-piqué.

CHRISTINE. C'est vrai ! De même que les jeunes gens ont quelquefois des paroles au-dessous de leur âge. Mais je vous préviens que François a douze ans, et qu'il est très-avancé pour son âge.

MAURICE. M. François a douze ans ! Je ne l'aurais jamais cru. Moi aussi j'ai douze ans.

CHRISTINE. Douze ans! Je ne l'aurais jamais cru!

MAURICE. Quel âge me croyez-vous donc? Quatorze? Quinze?

CHRISTINE. Non, non; cinq ou six tout au plus.

Tout le monde éclata de rire encore une fois.

« Christine, tu défends bien tes amis, dit Gabrielle en l'embrassant.

— Et ses amis en sont bien reconnaissants, dit François en l'embrassant à son tour.

— Et nous t'en aimons davantage, dit Bernard l'embrassant de son côté.

— Et moi aussi, il faut que j'embrasse la signorina, s'écria Paolo en saisissant Christine et en appliquant un baiser sur chacune de ses joues.

— Ah! vous m'avez fait peur, dit Christine en riant. Je ne mérite pas tous ces éloges; j'étais fâchée que Maurice et Adolphe fissent de la peine à François qui est si bon, et j'ai répondu sans y penser.

HÉLÈNE, *riant*. Il faudra prendre garde à Christine quand elle sera grande.

FRANÇOIS. Elle est bien bonne et ne dit jamais de méchanceté à personne pourtant.

ADOLPHE, *avec ironie*. Vous trouvez? Ce que c'est que d'avoir de l'esprit!

CHRISTINE. Et du cœur.

BERNARD. Ah ça! quand finirons-nous nos disputes à coups de langue? Si nous sortions avant le dîner? Nous avons encore une heure.

— Sortons, » répondirent toutes les voix ensemble.

Et tous se dirigèrent vers le jardin. Maurice et Adolphe étaient de mauvaise humeur; ils entravèrent tous les jeux, et, n'osant se moquer tout haut de François, ils en rirent tout bas, ainsi que de Christine, avec Hélène et Cécile.

Après avoir rejeté plusieurs jeux, ils acceptèrent enfin celui de cache-cache; on se divisa en deux bandes; l'une se cachait, l'autre cherchait. Maurice et Adolphe choisirent pour leur bande Hélène et Cécile; François et Bernard prirent Gabrielle et Christine; le sort désigna les premiers pour se cacher, les seconds pour chercher. Quand ces derniers entendirent le signal, ils se précipitèrent dans le bois pour chercher; mais ils eurent beau courir, fureter, chercher partout, ils ne trouvèrent personne. Ils se réunirent pour décider ce qu'il y avait à faire.

« Retourner à la maison, dit Bernard.

— Faire tous ensemble le tour du petit bois, en criant: « Nous renonçons, » dit Gabrielle.

— Leur crier qu'ils sont des tricheurs, dit Christine.

— Suivre le conseil de Bernard, et revenir à la maison en passant par les serres et le jardin de fleurs, » dit François.

Ce dernier avis prévalut; ils firent une fort jolie promenade et rentrèrent pour l'heure du dîner; l'autre bande n'était pas encore de retour; Bernard et François commencèrent à s'inquiéter et dirent à leurs pères ce qui était arrivé. MM. de Cémiane et de Nancé en firent part à MM. de Sibran et de Guibert, et tous les quatre allèrent à la recherche de la bande révoltée.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

FLEURETTE.

Malgré l'effroi que cette apparition m'avait causé, le lendemain je ne me souvenais de cet événement que

comme d'un songe. Je ne le célébrait point à Belamir; il était jeune, courageux, il m'aimait; les menaces du mauvais génie ne l'épouvantèrent point, et, quinze jours après, il devint mon époux.

Les plus beaux, les meilleurs génies assistèrent à mes noces. Je ne te dépeindrai point les fêtes par lesquelles on les célébra, elles durèrent pendant plus d'un mois; les bons génies restèrent avec nous tout ce temps; la pureté de l'air, la beauté de la campagne, les mœurs simples et douces des habitants, tout dans mon île plaisait à ces esprits délicats et charmants. Cependant, ils se décidèrent à partir, après avoir fait divers présents à leurs hôtes.

Le roi des bons génies, en me disant adieu, m'offrit une belle branche fleurie de laurier rose.

« Conservez-la précieusement, me dit-il; elle vous donne le pouvoir, en détachant une seule de ses fleurs, de réparer tous les maux que pourraient vous faire les mauvais génies. »

Au bout d'un an, je te donnai le jour, ma chère petite Fleurette; les bons génies vinrent se réjouir avec nous de ta naissance; ils te caressèrent, te prirent tour à tour dans leurs bras; et leur roi ayant placé sur ta tête une touffe de fleurs du laurier enchanté qu'il m'avait donné, me recommanda de ne jamais t'ôter cette parure, parce qu'elle te garantissait de la colère des génies ennemis.

Je fus fort exacte à lui obéir pendant près d'un an; mais, durant tout ce temps, n'ayant plus entendu parler de nos ennemis, je négligeai cette précaution; c'était une grande faute de ma part, et j'en fus bien sévèrement punie.

Une nuit je m'éveillai, surprise de sentir mes membres glacés par une brise très-fraîche; mais ma surprise fut bien plus grande en entendant tout près de moi le bruit des flots; j'ouvris les yeux et je restai stupéfaite en apercevant au-dessus de ma tête la lune et les étoiles qui se reflétaient tout autour de moi dans les flots!

« Où suis-je? m'écriai-je; Belamir! ma fille! m'êtes-vous enlevés? »

— Non, me répondit Belamir, je suis auprès de toi, et notre fille est là dans son berceau; mais où sommes-nous? »

Un nuage de feu, qui resta un instant suspendu sur nos têtes, nous laissa voir que nous étions sur un léger bateau, au milieu de l'Océan; le nuage approcha insensiblement de nous, et il en sortit une voix qui prononça ces terribles paroles:

« Le jour de la vengeance est enfin arrivé! Malheur à toi, reine insensée! Malheur à Belamir et à ta fille! Vous êtes en mon pouvoir pendant douze ans. Votre fille seule pourra un jour vous délivrer, et, si elle n'y parvient pas, vous resterez à jamais soumis au sort que je vous inflige. Tremblez! si vous ne parvenez pas à la rendre la plus modeste, la plus docile, la plus sage des filles, elle sera à jamais perdue ainsi que vous. »

La voix se tut après ces mots; le nuage se dissipa, et le jour paraissant au même instant, nous jetâmes, Belamir et moi, un cri de surprise en nous regardant, et en voyant l'étrange changement qui s'était opéré dans nos traits. Mon premier mouvement fut d'examiner si tu étais devenue aussi difforme que nous, mais heureusement tes jolis traits étaient restés les mêmes, et tu dormais paisiblement dans ton berceau.

Cependant nous étions perdus au milieu de l'Océan, et nous avions pour toutes provisions deux pains et une cruche d'eau; par bonheur pour toi, je t'allais encore; nous passâmes une nuit et un jour dans cette affreuse situation, et ce ne fut que trente-six heures après notre enlèvement de l'île heureuse des Roses, que notre bateau fut poussé par un grand vent sur une plage qui nous parut aride et déserte; nous y descendîmes pourtant avec empressement; et, après avoir marché au hasard pendant quelques heures, nous arrivâmes au village que nous habitons.

Une petite somme d'argent que Belamir trouva sur lui nous servit à acheter cette pauvre mesure et quelques champs.

Depuis ce temps, il y a onze ans de cela, nous avons vécu du produit du travail le plus pénible, et la terre a été bien des fois arrosée de nos sueurs et de nos larmes; il dépend maintenant de toi, ma fille, de nous tirer de cette affreuse situation; songe que ce n'est qu'à ta docilité et à ta sagesse que nous devons notre salut.

III

Fleurette embrassa tendrement sa mère et lui promit de faire tout son possible pour lui rendre le bonheur.

Le lendemain, la mère Lourdas envoya encore Fleurette porter le dîner à son père, en lui recommandant de ne point s'arrêter en chemin. Fleurette obéit; mais arrivée sous les grands noyers, elle rencontra le bel enfant auquel elle avait eu le bonheur de sauver la vie; il l'appela.

« Fleurette!... Fleurette!... »

— Je ne puis pas m'arrêter, mon petit ami, lui dit-elle, ma mère me l'a défendu.

— C'est très-bien, reprit l'enfant en lui jetant une branche de laurier rose toute fleurie, voici pour récompenser ton obéissance; mais souviens-toi que ton destin dépend du sage emploi que tu feras de ces fleurs; et que tu es perdue si tu les donnes à qui que ce soit. »

Fleurette lui promit de les conserver toute sa vie, et, toute joyeuse de voir que cette branche fleurie lui avait rendu les jolis vêtements qu'elle portait la veille, elle alla trouver son père et lui remit son dîner.

Lourdass, enchanté de voir sa fille de nouveau en possession du précieux talisman qui devait la protéger, lui dit :

« Chère enfant, conserve bien cette branche de laurier, elle a plus de prix à mes yeux que tous les trésors du monde. Retourne à la maison, et quelque rencontre que tu fasses, quoi que tu voies, ne t'arrête point en chemin. »

Fleurette le promit; mais, arrivée près de la fontaine des Noyers, elle resta quelques moments immobile de surprise, en voyant l'eau de la source s'élever dans les airs en gerbes étincelantes, et retomber comme une pluie de diamants dans un grand bassin de marbre; le soleil, dont les rayons frappaient ces magnifiques jets d'eau, les faisait resplendir de toutes les nuances du prisme. Fleurette ne pouvait en détourner les yeux, et oublia complètement la promesse qu'elle avait faite à son père. Elle fut tirée de sa naïve admiration, de la manière la plus désagréable, par le vieux petit nain, qui saisit un de ses bras et le serra si fort, que la pauvre enfant fut sur le point de crier.

« Ah ! te voilà, lui dit-il, ma jolie petite amie; veux-

tu échanger le laurier que tu tiens à ta main contre celui-ci ? »

Et il lui offrit une branche fleurie toute étincelante de pierres précieuses.

« Non, s'écria-t-elle, toutes les fleurs du monde ne me tenteraient pas. Je veux garder la mienne toute ma vie. »

— Faut-il te donner de beaux jardins, un palais ?

— Non, non, laissez-moi, je veux m'en aller; c'est déjà trop de m'être arrêtée ici, j'ai désobéi à mon père.

— Oui, dit le vieillard en changeant de figure et de voix, et apparaissant enfin à la tremblante enfant sous la forme épouvantable du roi des mauvais génies; oui, tu as désobéi à tes parents, et pour la deuxième fois en deux jours; c'est ce qui te fait tomber en mon pouvoir. Je vais en user; malheur à toi, petite fille, si tu ne sais pas résister aux épreuves que je te prépare ! »

Fleurette, confondue, se prit à pleurer; le génie, les jets d'eau, la fontaine, tout disparut en un instant, et elle se trouva enveloppée des plus épaisses ténèbres.

« O mon Dieu ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle; nul n'aura-t-il compassion de moi ? Suis-je livrée sans défense à ce méchant?... »

Une musique douce et mélodieuse, qui lui parut fort éloignée, suspendit ses plaintes; elle l'écouta attentivement et l'entendit se rapprocher peu à peu; bientôt elle distingua, négligemment couché sur un nuage d'or, un génie dont la merveilleuse beauté la surprit.

Ses cheveux blonds étaient retenus par une couronne de fleurs; il portait une tunique d'une éclatante blancheur et un manteau de pourpre fixé sur ses épaules par des agrafes de pierres précieuses; il tenait dans sa main droite une baguette d'or.

« Fleurette, dit-il, je suis touché de ta douleur, mais ne te désespère point; tant que cette précieuse branche de laurier rose sera en ta possession, le méchant génie qui te poursuit ne pourra pas te perdre. Je vais te révéler le pouvoir de cette branche de laurier et l'usage que tu peux en faire; quand l'épreuve à laquelle tu te trouveras soumise sera au-dessus de tes forces, tu n'auras qu'à frapper la terre de ce laurier ou à l'agiter fortement, il perdra une de ses fleurs, mais tu seras délivrée du sujet de ta peine. Ménage bien ce précieux talisman, et n'aie recours à lui que dans les grandes occasions, car en perdant toutes ses fleurs, il perdrait tout son pouvoir. »

« Il a encore une vertu bien précieuse, celle de t'avertir de tes fautes; regarde-le souvent, et si tu le vois changer de couleur et se flétrir, sois sûre que tu fais mal. Adieu; profite de mes avis, tu ne me reverras qu'au moment où tu auras, par ta sagesse, conquis ta délivrance et celle de tes parents, ou par ta folie et ton indocilité, consommé leur perte et la tienne. »

En prononçant ces derniers mots, le génie disparut, et bientôt le jour vint montrer à Fleurette le triste lieu où elle se trouvait; c'était une route étroite et raboteuse, de chaque côté de laquelle s'élevaient, à une hauteur démesurée, des rochers de marbre blanc taillés à pic, froids et polis comme la glace. Fleurette pouvait s'y mirer; elle les admira d'abord; ensuite, ennuyée de voir toujours la même chose, elle doubla le pas; mais à mesure qu'elle marchait, il semblait que cette triste vallée se prolongeait devant elle; enfin, elle aperçut une montagne plus élevée encore que les

autres, et qui, semblable à une impénétrable barrière, l'empêchait d'aller plus loin; elle essaya de la gravir, mais ses pieds glissaient sur ces roches droites et polies, et après quelques pas faits avec d'incroyables efforts, elle retombait en bas.

Rebutée de l'inutilité de ses tentatives, elle voulut revenir sur ses pas; mais une montagne pareille à celle qu'elle n'avait pu franchir l'arrêta bientôt.

Mme BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

VICHY.

Vichy, dans le département de l'Allier, est célèbre par ses eaux minérales et par la beauté des sites qui l'entourent.

Il y a à Vichy six sources; la plus abondante est celle des Célestins.

Les eaux de Vichy sont thermales, gazeuses, alcalines; en temps d'orage, elles deviennent tumultueuses, et l'on entend à une assez grande distance le bouillonnement de l'eau et le bruit des bulles de gaz qui crèvent à la surface; elles contiennent toutes un peu de fer, et quelques-unes peu de soufre.

Le gouvernement accorde gratuitement aux indigents l'usage de ces eaux salutaires.

L'Empereur va à Vichy presque tous les ans; il y a fait construire une jolie résidence.

Outre les sources, plusieurs puits artésiens, forés depuis peu d'années soit à Vichy, soit aux environs, ont donné naissance à des jets d'eaux minérales.

La saison des eaux commence le 15 mai et finit le 20 septembre.

Près de sept mille étrangers, dont environ quatre mille malades, viennent annuellement à Vichy.

Les eaux sont données en bains et en boisson.

Voici quel est à Vichy l'emploi de la journée :

Avant le point du jour, les plus diligents commencent par se rendre au bain, qui dure ordinairement une heure. Ce bain est composé, suivant l'ordonnance du médecin, d'eau minérale pure ou mélangée. Peu après, de toutes parts on voit affluer aux fontaines les buveurs, le verre en main, pour y puiser l'onde bienfaisante.

On en boit de deux à six verres; quelquefois huit, rarement plus. A dix heures on déjeune.

Le dîner sonne à cinq heures; puis, avant de monter au salon, on se promène sous les arbres du parc. Cette promenade offre alors l'aspect le plus animé; des chaises sont disposées dans l'allée centrale et principalement en face de la grande galerie de l'établissement.

A dix heures l'on se couche.

Mais il y a à Vichy, outre les malades, beaucoup de gens qui n'y vont que pour se divertir, qui ne se



Etablissement thermal de Vichy.



Résidence impériale à Vichy.

baignent ni ne boivent : ceux-là prolongent leur veille plus tard et mènent une vie assez semblable à celle de Paris.

A. L.

APPEL DU ROI AU ROI.

Un homme appelé Marchetas plaidait sa cause devant Philippe, roi de Macédoine, qui rendit son juge-

ment après avoir dormi pendant une partie du plaidoyer. La décision étant défavorable à cet homme, il s'écria qu'il en appelait.

« Et à qui? dit le roi.

— A vous, prince, puisque vous ne dormez plus. »

Loin de s'irriter, Philippe examina l'affaire, reconnut qu'il avait mal jugé, et se rétracta.

H.